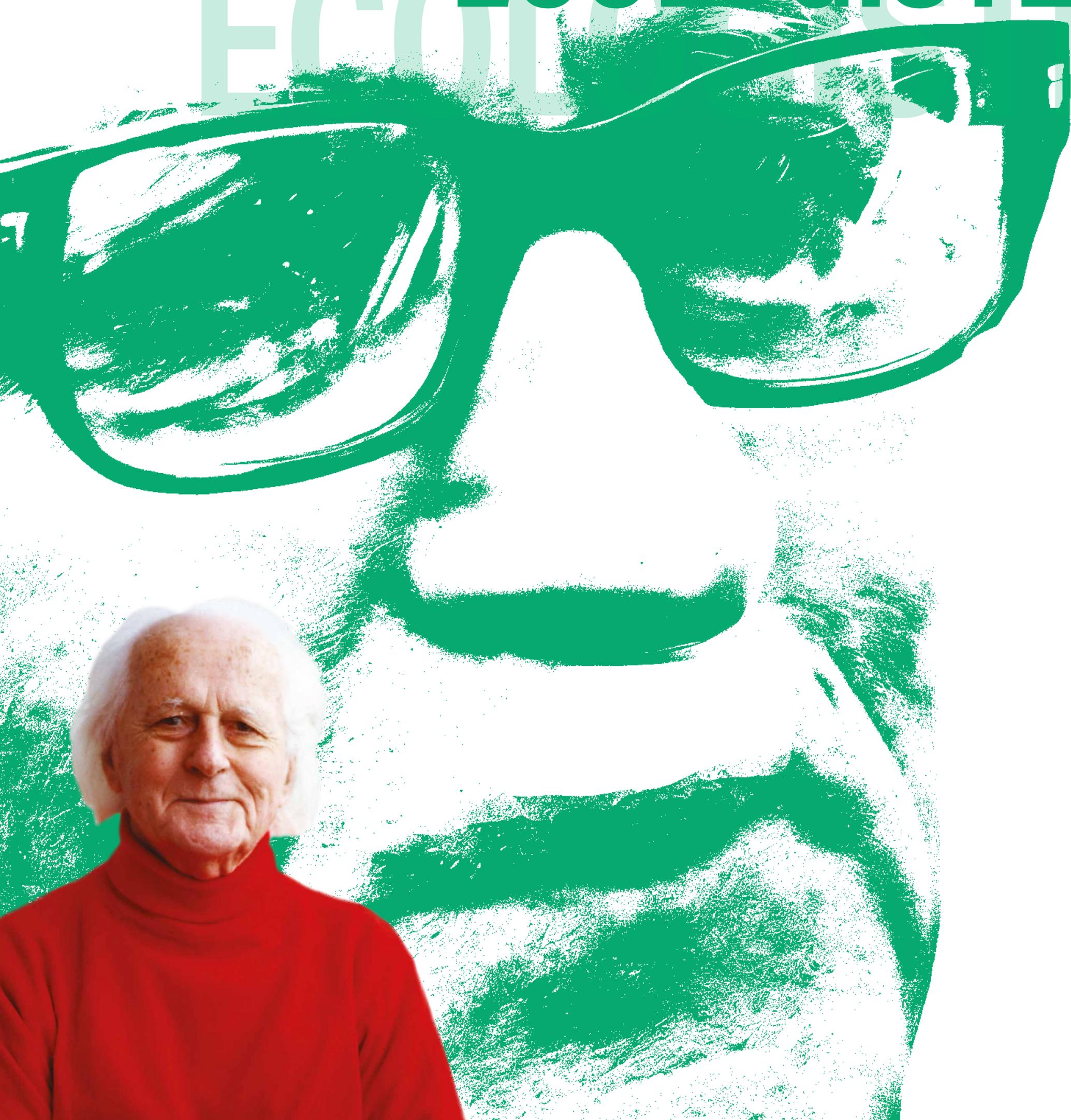
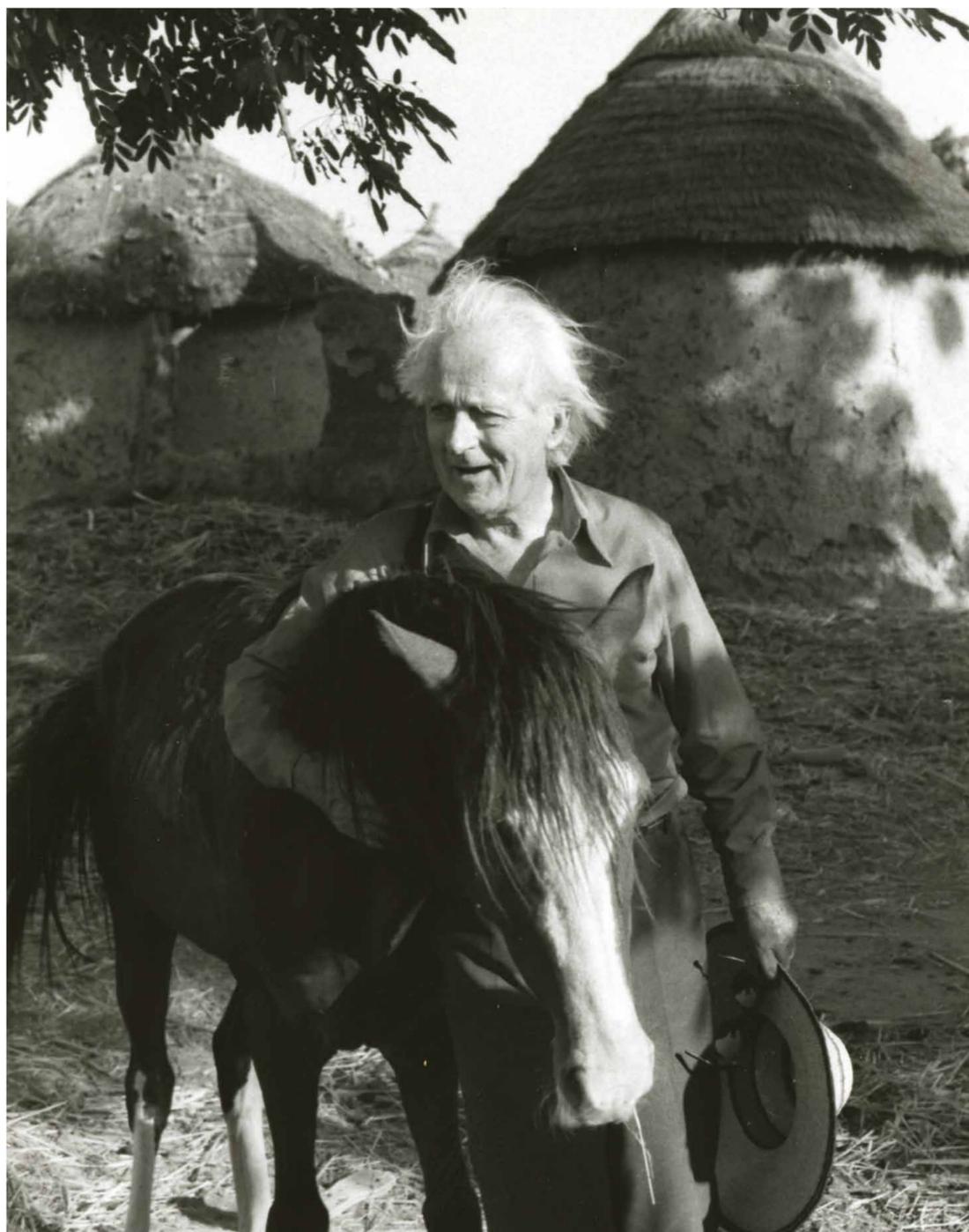


RENÉ DUMONT, UN AGRONOME ÉCOLOGISTE



NOURRIR LES HUMAINS, PRÉSERVER LA PLANÈTE

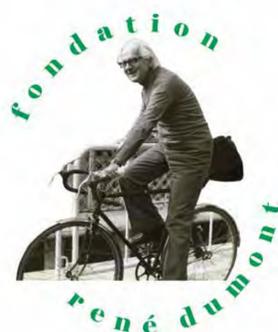


René Dumont est un personnage qui a mené avec constance des combats résolus partout, non seulement en Europe mais en arpentant tous les continents.

Comment le définir alors ? C'est avant tout un agronome, un scientifique, lié à l'Institut National Agronomique depuis les années 1920. C'est aussi un pacifiste résolu, militant, marqué à vie par son passage à l'armée et les horreurs de la Première Guerre mondiale. C'est un tiers-mondiste et un anticolonialiste résolu, partisan d'une planète solidaire. C'est enfin un converti à l'écologie et à la préservation de l'environnement qui restera dans l'Histoire comme le premier candidat au monde écologiste à une élection présidentielle en 1974. Mais son combat fondamental jusqu'à ses derniers jours, rappelé sans cesse par sa merveilleuse compagne Charlotte, fut d'arriver à ce que l'ensemble des humains parvienne à manger à leur faim de façon saine et durable.

Cette exposition a été écrite conjointement par Jean-Paul Besset (JPB) et Marc Dufumier (MD). Elle bénéficie des apports iconographiques du Musée du Vivant d'AgroParisTech (grâce à Aurélie Utzeri) et du CIRE (Centre Interdisciplinaire de Recherches sur l'Écologie avec Yolène Maresse). Le Musée du Vivant - AgroParisTech conserve au sein du fonds René Dumont plus de 900 photographies, plus de 60 objets personnels et une quinzaine d'affiches. Le Centre Interdisciplinaire de Recherches sur l'Écologie, conserve des archives et la bibliothèque de René Dumont.

Cette exposition a pu se réaliser grâce au partenariat avec la Fondation René Dumont et la Fondation de l'Écologie Politique.



Laurent Gervereau

Directeur du Musée du Vivant-
AgroParisTech et du CIRE

Vice-Président de la Fondation René Dumont

UNE FAMILLE DE PAYSANS DES ARDENNES



Alors Parmentier, pour répondre triomphalement à toutes ces méchantes calomnies, obtint du roi Louis XVI le droit d'ensemencer de graines de pommes de terre un terrain de 27 hectares, appelé les Sablons, dont la stérilité bien connue devait être concluante sur la question de l'appauvrissement.

Le Dumont scientifique, moraliste et politique, l'infatigable globe-trotter de la cause des sans voix et des bouleversements du monde, reste inséparable du Dumont des origines : un gamin né avec le XX^e siècle, dans une France dont le labourage et le pâturage forgent encore l'identité, un pays où tout le monde ou presque est encore fils ou fille de paysans.

L'histoire de la pomme de terre,
imagerie d'Épinal, 1880-1910
(Musée du Vivant - AgroParisTech)

Son premier grand livre initiatique, c'est la nature. Il le dévore avec passion sur les terres de la ferme familiale à Rubécourt, à la lisière sud de la grande forêt des Ardennes, à l'est de Sedan, près du grand-père Jean-Baptiste et des deux oncles. Le voici tous les étés, heureux et affairé, en culotte courte et souliers à clous, aidant aux champs, liant les gerbes des moissons, conduisant les chevaux, rattrapant les bovins égarés, nourrissant les lapins, parcourant les chemins... Première intuition, première certitude : la vie est là, dans la geste paysanne courbée sur la terre nourricière, dans ce bonheur intime aussi de vivre simplement mais librement, parmi les bois et les prés. « Je me suis fait sur le tas, dès que j'ai eu la force de tenir une fourche en main », aimait-il à dire.

Ce lien charnel avec la nature et le travail paysan, ce sentiment d'appartenance et de respect, ne sera jamais démenti. Tout au long d'un itinéraire de vie tonitruant que l'agronome n'hésitera pas à chahuter lui-même, la référence à la terre et aux hommes qui la travaillent et en dépendent constitueront toujours son plus sûr repère. Sa vérité profonde.

JPB



Série Encyclopédique GLUCC des Leçons de choses Illustrées

L'HISTOIRE DE LA POMME DE TERRE

IMAGERIE D'ÉPINAL, N° 3815 PELLERIN, & Co Imp.-Édit.



C'est au XVI^e siècle que des moines espagnols, venant du Chili ou du Pérou, importèrent en Europe la POMME DE TERRE au même temps que le Tabac. La bête des hommes a été, est, et sera, hélas ! toujours la même. On se jeta sur le tabac qui se sert à fumer, et on dédaigna la pomme de terre qui est une réelle et universelle récréation !



La prévention contre la pomme de terre était si grande à cette époque qu'on se la donnait à manger qu'aux bestiaux, et cela même avec une certaine méfiance. Les sots, plus indifférents que leurs maîtres, s'en régalaient et devaient se dire en souriant : « Vrai ! que les hommes sont donc bêtes ! »



En Bourgogne, vers la fin du XVI^e siècle, ainsi que nous l'apprennent un célèbre botaniste nommé Bonnier, un d'élite officiel défendit l'usage de la pomme de terre, sous prétexte qu'elle donnait la lièvre.



C'est en Irlande, vers 1670, que la pomme de terre fut pour la première fois cultivée en grand. On sait que, depuis lors, elle constitue toujours le fond de la nourriture du pauvre et malheureux peuple irlandais !



C'est vers la fin du règne de Louis XIV que la culture de la pomme de terre fut sérieusement introduite en France. Ce fut certes un grand bonheur pour toutes les populations, affamées par les fréquentes disettes dont on avait tant à souffrir après les guerres de cette époque. La modeste pomme de terre sauva alors bien des existences.



Croirait-on que, malgré tant de services rendus par elle à tant de malheureux affamés, la pomme de terre se trouva alors attaquée par les médisances à l'égard de la justice et de la vérité allaient venir.



Vers 1766, c'est-à-dire au commencement de la guerre de Sept Ans, se trouvait, en qualité de pharmacien à l'armée de Hanovre, un homme dont le nom est devenu illustre, Parmentier, né en 1737, à Montdidier près d'Amiens. Pendant la guerre, il arriva que Parmentier fut fait prisonnier en Allemagne.



La pomme de terre y était depuis longtemps en usage et c'est pendant les longues heures et au milieu des privations de la captivité qu'il apprit à l'apprécier, car souvent et lui et ses compagnons n'avaient de pain. Il comprit alors, par sa propre expérience, de quelle utilité la pomme de terre pouvait être pour l'alimentation publique.



Aussi, en 1766, devenu pharmacien aux Invalides, on présentait la culture. Au cours de la famine de 1790, approuvant l'usage de la pomme de terre, on vit avec plaisir les avantages du précieux tubercule. Il vint à Paris, Lavoisier et d'autres illustres personnages à un grand dîner qui fut servi avec bien qu'on y eût servi que des pommes de terre !



Mais alors, il se trouva des agroteiciens, des Savants de l'Institut, pour déclarer que, sans doute, la pomme de terre était un excellent légume, mais que sa culture serait impossible et dangereuse en ce qu'elle appauvrirait tous les terrains où on la planterait et que, par là, elle serait la ruine du Pays !



Alors Parmentier, pour répondre triomphalement à toutes ces méchantes calomnies, obtint du roi Louis XVI le droit d'ensemencer de graines de pommes de terre un terrain de 27 hectares, appelé les Sablons, dont la stérilité bien connue devait être concluante sur la question de l'appauvrissement.



Or, voici que bientôt des pommes violettes apparurent, puis, se développant, tout ce terrain sur lequel on n'avait jamais vu que du sable, prit l'aspect d'une campagne fertile. On commença à croire que Parmentier avait raison. C'était, fort malin, faisait passer en grand appareil par des soldats sa plantation durant le jour, soi-disant pour empêcher toutes dévotions.



Mais, la nuit venue, les gardes avaient ordre de se retirer ; et alors une grande quantité de gens, attirés par l'attrait du fruit défendu, venant en cachette voler des pommes de terre pour les planter dans leur propre jardin ou les manger. C'était précisément ce que voulait le bon Parmentier !



Quand toute sa plantation des Sablons fut en fleurs, Parmentier fit un gros bouquet et le porta à Versailles. Le roi mit une couronne de fleurs à sa boutonnière et loua la cour en fit autant. C'était le plus bel hommage qu'on eût rendu aux efforts de Parmentier : de ce jour, la pomme de terre était acceptée sans réticence.



Parmentier eut le bonheur, dans sa vieillesse, de voir venir de nombreux succès immenses de son œuvre. Tout le monde, riches comme riches, vint lui demander des semences de la précieuse plante. Il mourut sans fortune le 17 décembre 1815, après avoir, par sa seule persévérance dans le bien, rendu à l'humanité un des plus grands services dont elle doit conserver le souvenir.



Quand nous inaugurons insolemment à la table de famille cette pomme de terre qui, la reconnaissance publique eût dû appeler « LA PARMENTIÈRE », souvenons-nous qu'aujourd'hui sa culture en France couvre un million d'hectares, que les produits se chiffrent par 200 millions de francs, et qu'enfin cette pomme de terre, si longtemps en l'air, représente le salut de l'alimentation publique.

UN PÈRE INGÉNIEUR AGRICOLE

Rémy Dumont,
père de René Dumont,
tirage argentique
(Collection particulière)



À Cambrai dans le Nord où la famille Dumont est installée dans une petite maisonnette avec un jardin potager qui occupe intensément le petit René, le père, Rémy, tient une place dominante.

Doté d'un caractère fortement trempé, à la limite parfois de débordements violents, l'homme n'est pas facile. Il affiche ouvertement son engagement radical-socialiste et sa libre pensée franc-maçonne. Mais il porte surtout une lourde frustration : Rémy Dumont aurait aimé rester à la terre, prendre la succession de son père à la ferme familiale, à Rubécourt. Mais ils sont trois frères. La ferme ne peut nourrir tout le monde. Un conseil de famille décide que c'est lui, le cadet, qui doit partir. Pas question de s'opposer à une décision de famille. Rémy devient instituteur dans un village voisin. Mais le démon de la terre est trop fort. Il emprunte cinq cent francs or à un de ses frères et part étudier à l'École nationale d'agriculture. Il devient ingénieur agricole. Une façon de revenir dans le monde paysan. Avec une boulimie qui n'est pas sans rappeler celle qui s'emparera plus tard de son fils René, il écrit de nombreux ouvrages de vulgarisation agricole. Jusqu'à son grand œuvre : le premier *Larousse agricole* qui paraîtra sous sa direction en 1921.

Son fils René (son troisième) n'a pas onze ans quand il lui dit un jour : « Je sais ce que je ferai, plus tard, je serai ingénieur agronome pour être avec les paysans. » Rien n'aurait pu faire plus plaisir au père...



UNE MÈRE AGRÉGÉE DE MATHÉMATIQUES DANS UNE FAMILLE RÉPUBLICAINE ET LAÏQUE

*Économisons le pain en mangeant
des pommes de terre,*
affiche réalisée lors d'un concours organisé
par le ministère de l'Instruction publique
sur le thème des restrictions, 1917-1918
(Musée du Vivant - AgroParisTech)

**Née Françoise Busqué, la mère
de René Dumont est un « produit »
exemplaire de l'ascenseur républicain.**

Fille de gendarme, elle prend sa vie en main dès son adolescence et n'hésite pas à rompre avec sa famille qui n'imagine pas qu'une femme puisse mener librement sa vie. Indépendance qu'elle pousse jusqu'à changer de nom : elle se fait appeler Berthe plutôt que Françoise. Pour s'en sortir seule, elle travaille avec acharnement. Grâce à une bourse, elle peut mener ses études jusqu'à l'École normale de Sèvres puis passer l'agrégation de mathématiques. Elle devient directrice de collège.

Le petit René la suivra partout, au gré des nominations administratives : Arras, Amiens, Évreux, Montargis... Avec une fidélité et une admiration constante, il partage sans l'ombre d'un conflit la vie de sa mère. Pendant la déchirure familiale entre la mère et le père, qui se conclut par un divorce, René choisit « sans aucune hésitation » le « camp » de sa mère dont l'indépendance d'esprit et la ténacité lui plaisent (et dont il contractera le virus).
Quand, pendant la guerre, elle tricote des pull-overs en laine pour les poilus des tranchées, qui s'étendent non loin d'Arras, c'est au petit René et à personne d'autre qu'elle confiera le soin de les transporter et de les distribuer. Et c'est à elle et à personne d'autre que René confiera la lecture de son premier ouvrage, *La culture du riz dans le delta du Tonkin*.

AVEC LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE, UNE CONSCIENCE DES PÉRILS COLLECTIFS

La phrase d'un de ses oncles s'est inscrite en lettres de feu dans la mémoire du petit René Dumont, le jour de la déclaration de guerre entre la France et l'Allemagne : « *La guerre, c'est l'assassinat des paysans !* ».

Cette boucherie, il la constatera de visu à l'âge de dix ans. Le collège de sa mère à Arras a été transformé en annexe de l'hôpital pour les blessés. Là, l'univers de l'enfant se déchire à jamais. Il entend des hommes qui hurlent leur douleur toute la nuit. Il les voit qui saignent. Il comprend qu'ils meurent. Et, effectivement, ce sont presque tous des fils de paysans.

Choc bouleversant qui va déterminer le paysage intérieur de l'agronome toute sa vie. Désormais, ce sera « Guerre à la guerre ! ». Avec la famine, la guerre, « ce crime organisé », est devenue pour lui le pire ennemi du genre humain. Non seulement elle démultiplie les souffrances, détruit tout de ce qui a été patiemment bâti, mais elle élimine méthodiquement ceux qui font pousser la vie, les paysans. Pour René Dumont, la guerre est toujours la pire des solutions dans la mesure où celle-ci anéantit le sacré : la vie.

Tout au long de ses pérégrinations, il voit les menaces de conflit grossir sur tous les continents et, pour lui, c'est toujours la même histoire tragique qui recommence : les « nantis » exterminent les pauvres, à commencer par les damnés de la terre, et plus les inégalités et les injustices perdurent, plus les guerres se multiplient. Le pacifisme devient alors une de ses lignes de vie dominantes, son noyau infracassable, son seul « extrémisme ». Toutes les guerres, quelles qu'elles soient, sont détestables, par principe. Au point que l'agronome « s'abstient » de participer à la Résistance pendant la Deuxième Guerre mondiale. Il ne collabore pas pour autant avec l'occupant nazi. Mais lui, le militant antifasciste déterminé, préfère se retirer dès qu'il faut prendre une arme, même pour son camp. « Une position des plus discutables », reconnaîtra-t-il sur la fin de sa vie.



JPB

Emprunt national 5%,
affiche de la banque Jordaan & Cie, 1920
(Musée du Vivant - AgroParisTech)

LES ÉTUDES D'AGRONOMIE EN COSTUME ET CRAVATE LORS DES MOISSONS...

Professeur de l'Agro dans un champ de blé,
photographie, vers 1900 (Musée du Vivant - AgroParisTech)

À l'issue d'une année de « bachotage » au lycée Henri IV, René Dumont poursuit ses études supérieures à l'Institut National Agronomique (L'Agro) de Paris, de 1922 à 1924.

Après un service militaire plutôt douloureux et à l'issue d'une année « passée comme ouvrier agricole » dans sa famille ardennaise, il se retrouva de nouveau étudiant à l'Institut national d'agronomie coloniale de Nogent-sur-Marne en 1927-1928. Sur l'enseignement agronomique dispensé à l'époque, René Dumont porta ultérieurement un jugement très sévère, le considérant « absolument inadéquat à saisir le monde agricole », excessivement « axé sur les bases techniques des progrès de l'agriculture et de l'élevage que les fermes "modèles" du Nord et du Bassin parisien, et de la vigne du Midi » (René Dumont, *Agronome de la faim*, Robert Laffont, Paris, 1974).

MD





PACIFISTE : UN SERVICE MILITAIRE DOULOUREUX

Jean-Louis Chancel, *Bonne Année ! (Guerre d'Espagne)*,
encre de Chine sur papier, 1936-1937 (Musée du Vivant - AgroParisTech)



En 1924, élève à l'Institut National Agronomique, René Dumont est astreint à la préparation militaire supérieure pour devenir officier de réserve.

Il devient le meneur des chahuts contre les officiers qui viennent enseigner l'art supposé de la guerre. Résultat : il est incorporé directement au 28^e dragon de Metz, un régiment semi-disciplinaire. Pas question de galon ; il est deuxième classe.

Au cours des deux ans de service militaire, le jeune agronome va mener une guérilla incessante contre l'armée pendant laquelle il risquera sa santé physique et mentale. Refus de saluer le drapeau (il le fera une fois... avec un balai), indiscipline, retards, mauvaise volonté manifeste... Mais l'armée ne se laisse pas faire et cherche à briser sa résistance. Brimades et punitions s'accumulent. Alors Dumont monte d'un cran son affirmation pacifiste. Il ne se lave plus, ne se change plus, refuse tout. Entêtement qui l'épuise. Il tombe gravement malade. On le soigne puis le renvoie au régiment où il est bouclé à « l'infirmerie aux chevaux », c'est-à-dire l'endroit où sont regroupés « les pauvres d'esprit ». L'armée considère que le jeune agronome est devenu fou.

Effectivement, Dumont déraisonne. Il est tellement obsédé par sa lutte antimilitariste que son état se détériore. Sa sœur obtient son transfert au Val-de-Grâce où on lui inocule le paludisme en guise d'électrochoc. Il est ensuite conduit à Charenton, physiquement et psychologiquement brisé. Ses proches sont très inquiets. Il se remet néanmoins peu à peu. Avec le jardinier de l'établissement, il a trouvé le remède : il aide celui-ci à entretenir le jardin !



BATTAGE DU RIZ AU NORD DU VIETNAM

Battage de riz brut, récolte du 5^e mois (Bae Ninh, 30km d'Hanoi),
tirage argentique, fonds René Dumont, 1929
(Musée du Vivant - AgroParisTech)

René Dumont fit ses premières armes professionnelles en 1929 au sein de l'Indochine française, au cœur des rizières tonkinoises.

Parti pour y promouvoir de nouvelles techniques rizicoles, il lui fallut d'abord observer, analyser et comprendre les pratiques culturelles en vigueur. L'occasion d'étudier attentivement les techniques agricoles pratiquées jusqu'alors par les paysans de la vallée du Fleuve rouge. L'occasion aussi de prendre conscience des injustices et brimades dont était victime la paysannerie dans ce qui était une de nos colonies. Raison d'ailleurs pour laquelle René Dumont démissionna de son poste avant de terminer ses trois mois de mission « à la coloniale ».

De retour du Vietnam, René Dumont publie en 1935 son premier ouvrage : « *La culture du riz dans le delta du Tonkin. Étude et propositions d'amélioration des techniques traditionnelles de riziculture tropicale* ». Rien n'y manque : description minutieuse des techniques agricoles, analyse économique de leurs performances et considérations politiques sur le sous-développement à l'époque coloniale. Avec le souci de faire des propositions concrètes pour l'avenir. Et de conclure *in fine* : « Il ne s'agit pas tant ici de la recherche d'un profit pour les agriculteurs que de donner à manger à des gens qui ont encore souvent faim ». La faim contre laquelle René Dumont va d'abord et surtout consacrer sa vie professionnelle et ses activités militantes.

CONTESTATION DU COLONIALISME ET ETHNO-AGRONOMIE

Henri Dormoy,
L'Algérie, pays de grande production agricole,
affiche publicitaire, 1931 (Musée du Vivant - AgroParisTech)



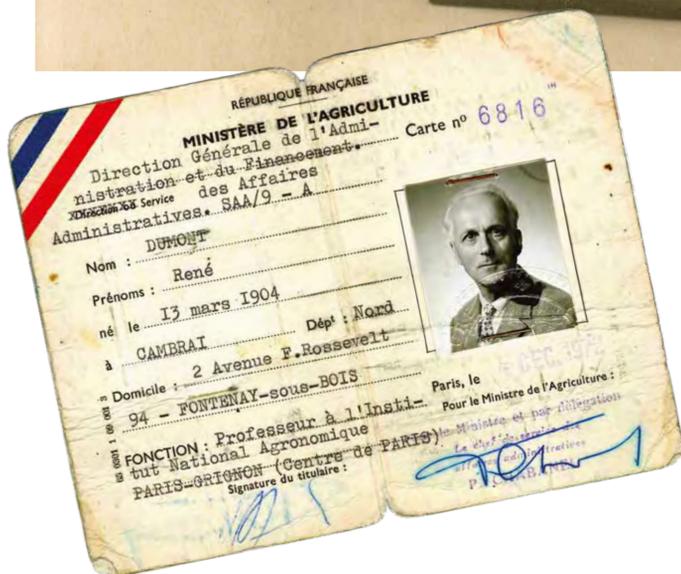
L'Algérie fut une colonie de l'agriculture. Nombreux furent les Français (et les Espagnols) qui s'établirent dans ce pays pour y pratiquer eux-mêmes l'agriculture.

Ces colons parvinrent à s'approprier de grands domaines sur les terrains les plus fertiles, mais difficiles à travailler, dans les plaines littorales et les vallées intérieures. Alors que les fellahs algériens cultivaient du blé dur destiné à la confection de leur couscous et ne disposaient encore bien souvent que d'arares traînés par des ânes, les colons introduisirent en Algérie le blé tendre destiné à l'export pour la fabrication de pains en Métropole et purent employer des moyens de production bien plus puissants : charrues attelées à des bovins ou des chevaux de trait, puis charrues à disques et semoirs tirés par des tracteurs américains. La vigne fut aussi largement cultivée sur les coteaux dans ce pays musulman.

Devenu enseignant-chercheur à « L'Agro » (l'Institut National Agronomique), René Dumont a très peu publié sur l'Algérie française ; mais anticolonialiste notoire, il sera, en 1960, l'un des signataires de la fameuse « Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie », mieux connue sous le nom de « Manifeste des 121 ».

ENSEIGNEMENTS À L'INSTITUT NATIONAL AGRONOMIQUE ET CRÉATION DE LA CHAIRE D'AGRICULTURE COMPARÉE

René Dumont à l'Institut National Agronomique,
tirage argentique, fonds René Dumont, 1930-1940
(Musée du Vivant - AgroParisTech)



Carte de fonctionnaire
de René Dumont
(Musée du Vivant - AgroParisTech)

Devenu enseignant à l'Institut National Agronomique (INA) de Paris en 1933, René Dumont commence à parcourir la France et le monde pour y étudier la grande diversité des agricultures, avec le souci permanent d'apporter des solutions concrètes aux problèmes techniques et organisationnels auxquels se trouvent confrontés les agriculteurs, en s'inspirant notamment des expériences paysannes qu'il a eues l'occasion d'observer au cours de ses fréquents voyages.

En 1946, à une époque où la France était encore largement déficitaire en céréale, lait et viande, René Dumont publie son ouvrage intitulé *Le problème agricole français. Esquisse d'un plan d'orientation et d'équipement* dans lequel ses propositions peuvent être qualifiées aujourd'hui de « productivistes ».

René Dumont devint professeur titulaire de la chaire d'agriculture comparée lors de sa création à l'INA en 1953 et y poursuivit son enseignement jusqu'à son départ à la retraite en 1974. Vivement préoccupé par l'augmentation accélérée de la population mondiale et des risques de graves pénuries alimentaires qui en résultent (*Nous allons à la famine*, 1966), il met en garde contre les dangers de l'explosion démographique dans les pays du Tiers-Monde et proclame la nécessité d'y mettre en œuvre des programmes de contrôle des naissances rigoureux.

Ses anciens élèves gardent de lui le souvenir d'un homme de conviction, d'un pédagogue talentueux, ayant un goût certain pour la provocation, mais sachant aussi faire part de ses nombreuses expériences et leçons accumulées sur le terrain : un personnage enthousiaste, combatif et chaleureux.

UN AGRONOME SOUS PÉTAIN

Portrait de René Dumont,

tirage argentique, fonds René Dumont, années 20-30
(Musée du Vivant - AgroParisTech)

Marqué par la grande guerre de 1914-18 et défenseur du « pacifisme intégral » prôné par la Ligue internationale des combattants de la paix, René Dumont n'a pas rejoint la Résistance durant la Deuxième Guerre mondiale.

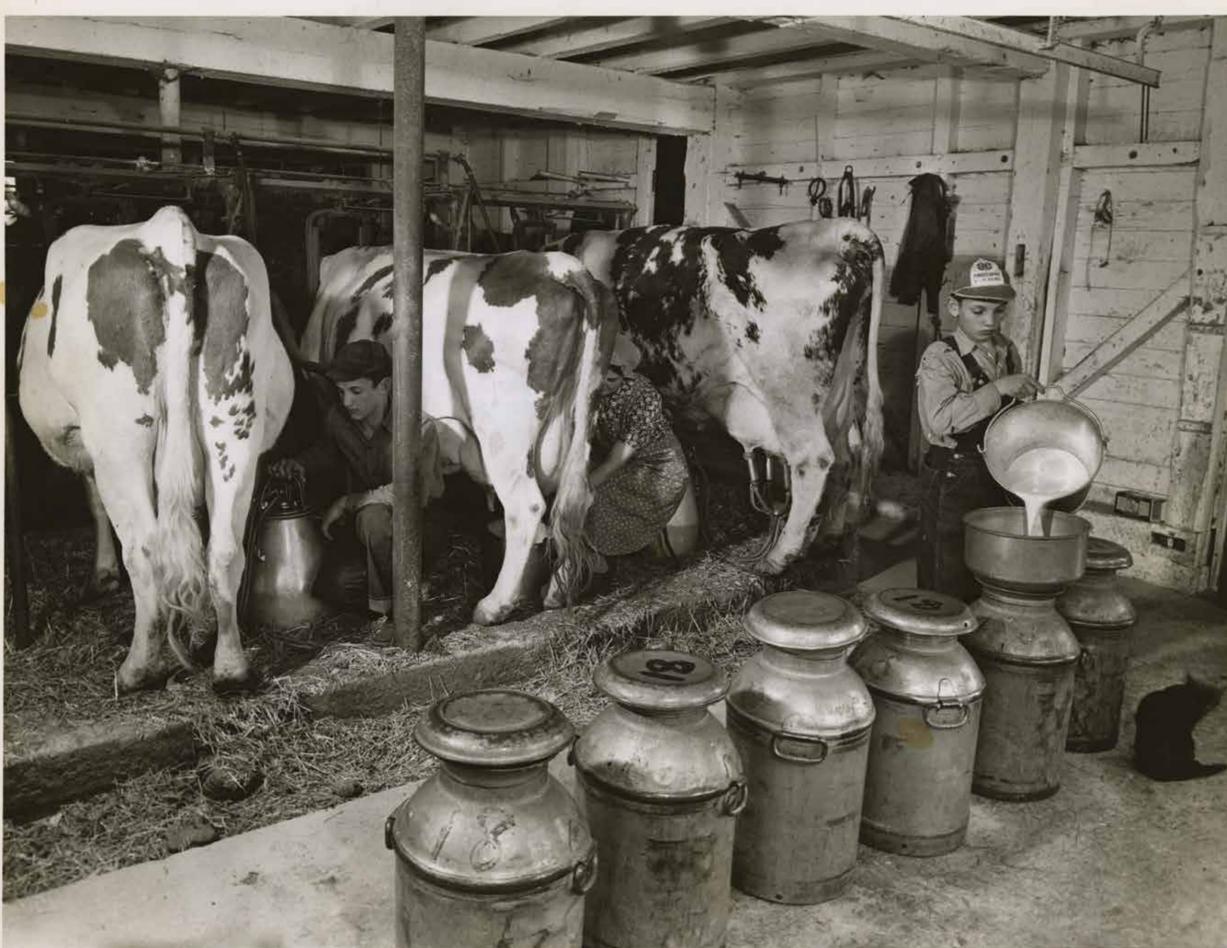
Il écrivit plusieurs articles de vulgarisation agricole dans « La Terre française », hebdomadaire contrôlé par le gouvernement du Maréchal Pétain, comme toutes les autres revues de l'époque. Ce qui lui fut sévèrement reproché par un dénommé « Réseau Voltaire », lors de ses funérailles en 2001. Sans que ne soient mentionnées ses prises de position courageuses en faveur des étudiants juifs de l'Institut National Agronomique.

MD



LES LEÇONS DE L'AGRICULTURE AMÉRICAINNE

États-Unis, Ferme laitière de Pennsylvanie,
tirage argentique, fonds René Dumont, mai 1943
(Musée du Vivant - AgroParisTech)



États-Unis, Récolte du coton au cotton-picker,
tirage argentique, fonds René Dumont, 1946
(Musée du Vivant - AgroParisTech)

Suite à une première mission d'études aux États-Unis, réalisée à la demande de Jean Monnet, commissaire général au plan, René Dumont propose en 1949 de tirer « *Les leçons de l'agriculture américaine* » et prône la réalisation, en France, d'une « nécessaire révolution fourragère », avec retournement des prairies naturelles et mise en place de cultures spécifiquement destinées à l'alimentation du bétail.

Il constate que dans les diverses régions agricoles nord-américaines (*dairy belt, corn belt, wheat belt, cotton belt, etc.*), la moto-mécanisation des systèmes de culture et d'élevage était allée de pair avec une intensification et une spécialisation croissante des systèmes de production agricole. Notre agronome ne tarda donc pas à conseiller de restructurer la taille et la forme des exploitations agricoles françaises de façon à y favoriser « la constitution de grands ensembles ayant une utilisation homogène ; ici la forêt, là le pacage, enfin le labour sur les meilleures terres ». Il reconnaîtra plus tard avoir été un peu excessif dans ses propositions de remembrement et d'abattage des haies, sans avoir pris suffisamment en compte les dangers qu'elles présentaient pour la gestion conservatoire des eaux et des sols.

MD



LE PRODUCTIVISME : NOURRIR LA PLANÈTE

Voyage en Chine, discussion sur la profondeur du semis de blé,
tirage argentique, fonds René Dumont, 1955 (Musée du Vivant - AgroParisTech)

René Dumont eut sept fois l'occasion de parcourir (assez longuement) les campagnes chinoises, dont trois fois en République populaire de Chine après la révolution de 1949 et une ultime visite en 1985-86 à Taïwan.

En comparaison avec les situations agricoles et alimentaires qu'il avait pu observer en Inde et au Bangladesh, l'agronome n'a pas manqué d'être séduit par certains aspects de la « Révolution culturelle » chinoise et des efforts accomplis dans ce pays en matière de régulation démographique. Tout en s'interrogeant sur sa difficulté d'y apprécier avec exactitude « le prix de la réussite » et de vraiment comprendre la société chinoise qui « ne nous montre qu'une partie de sa vérité ».

Vivement préoccupé par l'augmentation accélérée de la population mondiale et des risques de famines qui en résultent, René Dumont publia en 1966 un ouvrage particulièrement alarmiste, *Nous allons à la famine*, dans lequel il a souligné les dangers de l'explosion démographique dans bien d'autres pays du Sud (le "Tiers-Monde") et proclamait haut et fort la nécessité d'y mettre de toute urgence en œuvre de vigoureux programmes de contrôle des naissances, à l'exemple de la Chine. Pour en finir avec le problème de la faim, l'agronome proposa de jouer simultanément sur les deux paramètres : les gains de productivité agricole et la régulation démographique.

MD



TIERS-MONDISME ET MANIFESTE DES 121

Voyage en Algérie,
René Dumont et Ben Bella,
tirage argentique,
fonds René Dumont, vers 1962
(Musée du Vivant - AgroParisTech)

Aux yeux de René Dumont, le monde
n'est pas binaire mais ternaire.

Il y a certes l'occident capitaliste contre lequel l'agronome lance ses foudres les plus percutantes ; il y a aussi le pôle communiste dont il dénonce sans tarder les illusions, les aveuglements et les méthodes (malgré une tendresse affirmée pour la Chine dont il admire l'extraordinaire civilisation paysanne).

Mais l'époque des indépendances et des révolutions a précipité un troisième acteur sur la scène de l'histoire : le Tiers-Monde. L'agronome s'en réclame corps et âme et il s'affiche toujours en première ligne – avec quelle hargne ! – dès qu'il s'agit de prendre fait et cause pour lui. Sa participation au Manifeste des 121 en 1960 qui revendique le droit à l'insoumission contre la guerre d'Algérie en est l'illustration. Une parmi tant d'autres.

Le Tiers-Monde constitue l'ADN de Dumont. N'est-ce pas là-bas, dans les savanes, les rizières ou les sierras, que survit l'essentiel de l'humanité, à commencer par ces millions de paysans affamés et démunis de tout ? N'est-ce pas là-bas, au sein de ces multitudes anonymes et souffrantes, que peut se construire un autre type de développement, basé sur les ressources locales, le respect des savoir-faire, la justice et les besoins du plus grand nombre ? Dumont, homme de terrain et d'observation, d'écoute et de questionnement, a constaté la double impasse des deux grands systèmes qui mènent le monde. C'est désormais dans le Tiers-Monde qu'il place ses espoirs, c'est à partir de là qu'il imagine une voie de ressaisissement pour l'humanité toute entière.

Alors l'agronome boucle son sac et, pendant des dizaines d'années, on va le voir sillonner sans relâche l'Asie, l'Afrique et l'Amérique du Sud, parcourir les pistes, les villages, rencontrer les hommes et les femmes des champs et des bidonvilles. Il multiplie les voyages d'étude à la demande des pères des indépendances et des révolutions : Nehru, Ben Bella, Bourguiba, Castro, Nyerere, Senghor, Chou En-Lai... Il prodigue conseils et recommandations. Il dénonce les premières bavures. Très vite, il s'aperçoit que les dirigeants du Tiers-Monde engagent leurs pays sur la voie d'un « mal développement ». Il publie, dès 1962, un livre prémonitoire, *L'Afrique noire est mal partie*. D'autres suivront dans la même veine. Pas question de compter sur Dumont pour fermer les yeux.



L'AFRIQUE NOIRE EST MAL PARTIE

René Dumont
au Burkina Faso
avec le Président
Thomas Sankara,

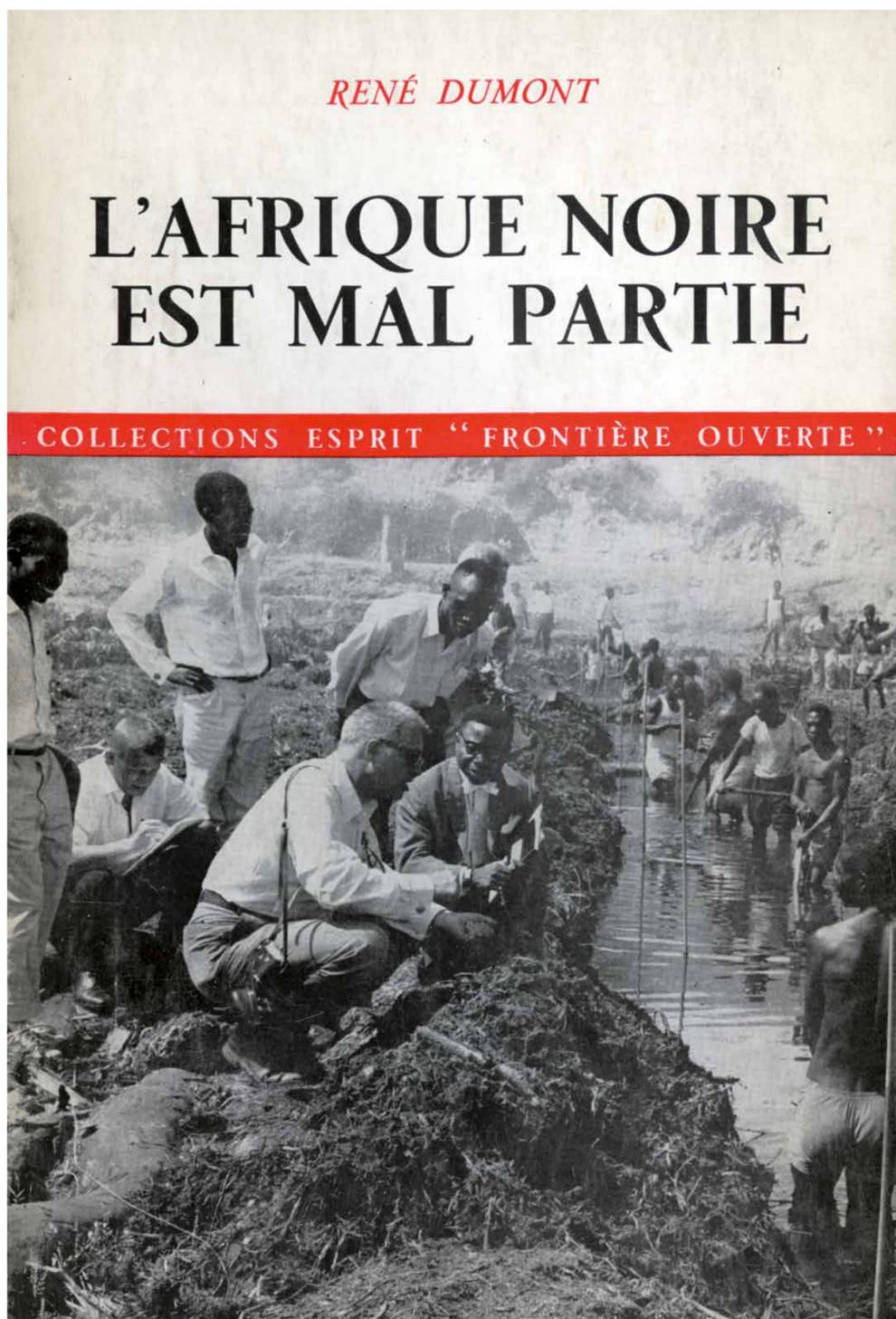
tirage argentique,
fonds René Dumont, 1984
(Musée du Vivant - AgroParisTech)

L'Afrique noire est mal partie

(couverture de l'édition originale

ayant appartenu à René Dumont), Paris, Seuil, 1962

(Musée du Vivant - AgroParisTech)



Peu après l'avènement des anciennes colonies françaises, belges et britanniques, à l'indépendance, René Dumont publie son célèbre ouvrage : *L'Afrique noire est mal partie*.

Il considère que l'indépendance politique octroyée aux jeunes États africains ne représente en rien une « décolonisation » économique ; mais loin d'imputer toutes les difficultés à la seule présence étrangère, René Dumont dénonce aussi la corruption des nouveaux dirigeants nationaux et le mépris qu'ils manifestent trop souvent à l'égard des paysanneries. Ce qui ne manqua pas de provoquer de violentes réactions à son encontre de la part de nombreux chefs d'États africains. Dans un ouvrage ultérieur (*Pour l'Afrique j'accuse*) publié en 1986, René Dumont devait manifester davantage de sympathie pour les orientations politiques de Julius Nyerere (Tanzanie) et Thomas Sankara (Burkina Faso) qui disaient vouloir accorder la priorité au développement agricole en s'appuyant sur des « associations villageoises » et des « communautés de base ». Mais très réservé à l'égard des expériences qui se référaient au socialisme, auxquelles il reprochait surtout le peu d'initiatives laissées aux paysans, le célèbre agronome a dénoncé les « bureaucraties » qui procédaient au regroupement forcé des paysans, tels que ceux opérés dans les *Ujamaa* tanzaniennes.

DUMONT À CUBA

L'histoire entre Dumont et Cuba est celle d'une passion déchirée.

Comme beaucoup en Europe, l'agronome s'enthousiasme pour la révolution qui chasse le dictateur Batista et l'emprise américaine. Il y voit la trace d'un « socialisme humaniste » qu'il appelle de ses vœux. Dès la prise de pouvoir des barbudos, il se précipite à La Havane pour offrir ses services. Toujours la même conduite : aller là où il peut être utile, donner un coup de main, affronter les difficultés. La priorité du nouveau régime n'est-elle pas de mettre en œuvre une réforme agraire ?

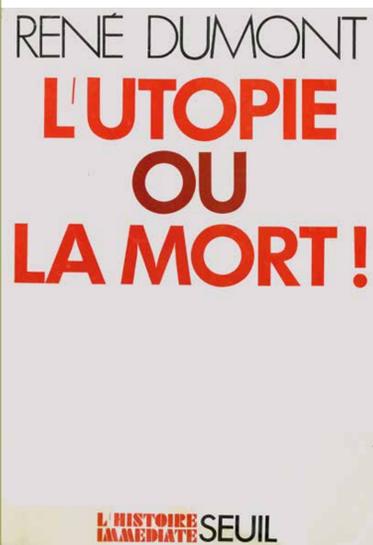
René Dumont et Fidel Castro à Cuba,
tirage argentique,
fonds René Dumont, 1969
(Musée du Vivant - AgroParisTech)



Dès qu'il débarque, en pleine effervescence post révolutionnaire, Dumont s'inquiète. Il voit « un magnifique enthousiasme assorti d'un dangereux désordre ». « Pour la révolution rien d'impossible ! », clament les slogans. L'agronome fait entendre une légère discordance : « Avant de fabriquer des consommateurs, la révolution doit fabriquer des producteurs ». Et il exprime ses doutes autour de lui. Y compris à Fidel Castro au cours d'une longue conversation. Le Lider Mximo balaie ses critiques. Il suffit pour le nouveau pouvoir d'appliquer les formules de la planification socialiste. Une aberration pour l'agronome qui revient néanmoins quelques mois plus tard à Cuba. Il fouille, enquête, travaille. Le verdict est de plus en plus sévère et tient en une centaine de pages qu'il remet à Castro. Si elle continue ainsi, de projets démesurés en autoritarisme bureaucratique, la révolution va échouer. Ce n'est pas de « granjas del pueblo » (fermes d'État) dont l'île a besoin mais de petites unités de production basées sur la responsabilité des gens. Le peuple n'a que faire des « hommes nouveaux » ni des rêves exaltants, il lui faut du travail rémunéré à sa valeur. Bref, Dumont, sur place, campe l'image inversée de Che Guevara, à l'opposé d'un socialisme imaginaire. Trois ans plus tard, Dumont revient, puis encore une fois, six ans après, au moment où va être lancée la grande zafra. Il est viscéralement attaché à la révolution cubaine et veut l'aider à échapper à ses dérives. Il prévient Castro que, vues les conditions, la grande récolte de canne à sucre n'atteindra pas les sommets prévus et les faits lui donneront cruellement raison. Mais Castro n'en démord pas. Au cours d'une dernière rencontre, les deux hommes s'affrontent durement. Castro hurle et accuse ouvertement l'agronome d'être un ennemi du socialisme et un agent de la CIA. Dumont plie bagage avec une lettre en guise d'épithaphe au Lider Mximo : « Tu penses travailler pour le peuple mais tu ne sais pas qu'il faut d'abord travailler par le peuple ».

JPB

Cuba : Milicien gardant les champs de canne à sucre pour éviter les feux,
tirage argentique, fonds René Dumont, 1969
(Musée du Vivant - AgroParisTech)



L'utopie ou la mort

(couverture de l'édition originale), Paris, Seuil, 1973
(Musée du Vivant - AgroParisTech)

Transformer la nature pour l'amener à produire de quoi nourrir les populations. Pour Dumont, c'est ça le job choisi dès la prime jeunesse. En finir avec la famine, ce pire ennemi du genre humain, voilà l'objectif que l'agronome s'est fixé et qui a envahi son existence, jusqu'à son dernier souffle.

Son respect instinctif de la terre et des équilibres naturels n'empêche pas le jeune agronome de tout mettre en œuvre pour forcer la nature à produire ce dont les hommes ont besoin tout en améliorant la condition paysanne. Alors il devient un des principaux « bâtisseurs de sol » et, dans l'après-guerre, un des promoteurs de la révolution agricole française, à coups de tracteurs rugissants, d'intrants chimiques, de prairies permanentes, de remembrements et d'assainissement des zones humides. Priorité donc à tout ce qui peut valoriser la production agricole, comme aux États-Unis où il est allé constater les stupéfiants progrès de productivité. Produire plus pour mieux distribuer et répartir : l'agronome Dumont est en phase avec le Dumont socialisant.

LA CONVERSION ÉCOLOGIQUE



René Dumont,
tirage argentique, fonds René Dumont,
années 1960 - 1970
(Musée du Vivant - AgroParisTech)

Mais voilà, avec Dumont, aucun dogme ne résiste aux contradictions du réel. Le doute s'insinue à mesure que l'homme gagne en expérience sur le terrain. La fréquentation assidue des terroirs du Tiers-Monde lui révèle peu à peu la contrainte écologique. Il voit les ravages du productivisme agricole, intensifiés au Sud par les cultures de rente. Il conseille de plus en plus la prudence dans les efforts de modernisation. Progressivement une inquiétude monte en lui. Et s'il faisait fausse route ? René Dumont relève sur le terrain de plus en plus d'indices inquiétants. La destruction des sols, des forêts, des eaux, du climat, de la diversité des espèces, la fragilisation des équilibres et des ressources naturelles sapent le grand rêve de l'abondance pour tous tel qu'il l'envisageait jusqu'à présent. Son regard change. La dimension écologique s'empare de lui comme une fièvre. La machine productiviste qu'il a contribué à lancer est devenue une machine folle.

Alors Dumont n'hésite plus. À 60 ans, alors qu'il mène une « carrière » prestigieuse, il quitte la logique qui l'a toujours habité et effectue un grand tournant. Il s'arrache à ses certitudes et, sans état d'âme, avec la fougue d'une nouvelle jeunesse, il se lance à contre-courant des idées dominantes. Pour lui désormais, toute la pensée progressiste et tiers-mondiste doit se réorganiser autour d'un nouvel axe écologique. Il ne s'agit plus que le Tiers-Monde rattrape son retard et que la répartition soit plus juste. Ce sont tous les modes de production et de consommation qui demandent à être revus car leur extension en l'état conduirait à la catastrophe planétaire, à commencer par l'aggravation de la famine.

En 1973, il fait paraître *L'utopie ou la mort*, son deuxième plus grand succès de librairie après *L'Afrique noire est mal partie*, premier grand manifeste écologique français, où il jette en vrac un plan de mobilisation générale pour la survie de l'humanité. Le nouveau Dumont est arrivé. « Ce livre constitue une remise en cause à peu près totale de la conception de l'agronome », écrit-il en forme d'autocritique.

Après la mort de Georges Pompidou, une élection présidentielle anticipée doit se dérouler en France en 1974. Dumont, comme d'habitude, est loin, en vadrouille dans son cher Tiers-Monde, et peu intéressé par les gesticulations hexagonales.

En avril, il revient d'Alger et débarque à Orly en djellaba. Deux jeunes garçons, Georges Krassovsky et Brice Lalonde, l'attendent et lui proposent de le conduire à Paris dans leur vieille deux-chevaux. Tout de go ils lui proposent de devenir le candidat des écologistes à l'élection présidentielle. « OK, leur répond immédiatement Dumont, j'ai trois semaines de vacances avant de repartir au Togo, je vous les donne. À une condition cependant : que l'on parle du Tiers-Monde ».

PREMIER CANDIDAT ÉCOLOGISTE À UNE ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE

Pull rouge de René Dumont
(Musée du Vivant - AgroParisTech)



René Dumont
lors des présidentielles,
tirage argentique,
fonds René Dumont, 1974
(Musée du Vivant - AgroParisTech)



À 70 ans, voilà l'inclassable et turbulent Dumont intronisé candidat à la présidence de la République, une première mondiale pour les écologistes. Des troupes, il n'y en a guère. De l'argent, il n'y en a pas. Et de plan de campagne, encore moins. Qu'à cela ne tienne. Dumont se prend au jeu, s'emparant avec appétit d'une tribune médiatique imprévue pour asséner ses vérités. Le vieux baroudeur à cheveux blancs et au pull-over rouge fait taire les querelles qui déchirent les vingt-huit associations qui soutiennent sa candidature. Il s'installe sur une péniche en bord de Seine d'où il règne avec humour. D'entrée il refuse de lire à la télévision ou à la radio les textes qu'on lui propose. Pas question non plus de faire une campagne témoignage et de se désister pour le candidat de la gauche, François Mitterrand, comme on le lui conseille. Pas même d'appui public au deuxième tour. Dumont fait une campagne d'incorruptible et incorrigible écolo autour d'une idée clé : la réduction de la consommation du tiers le plus riche de la population française !

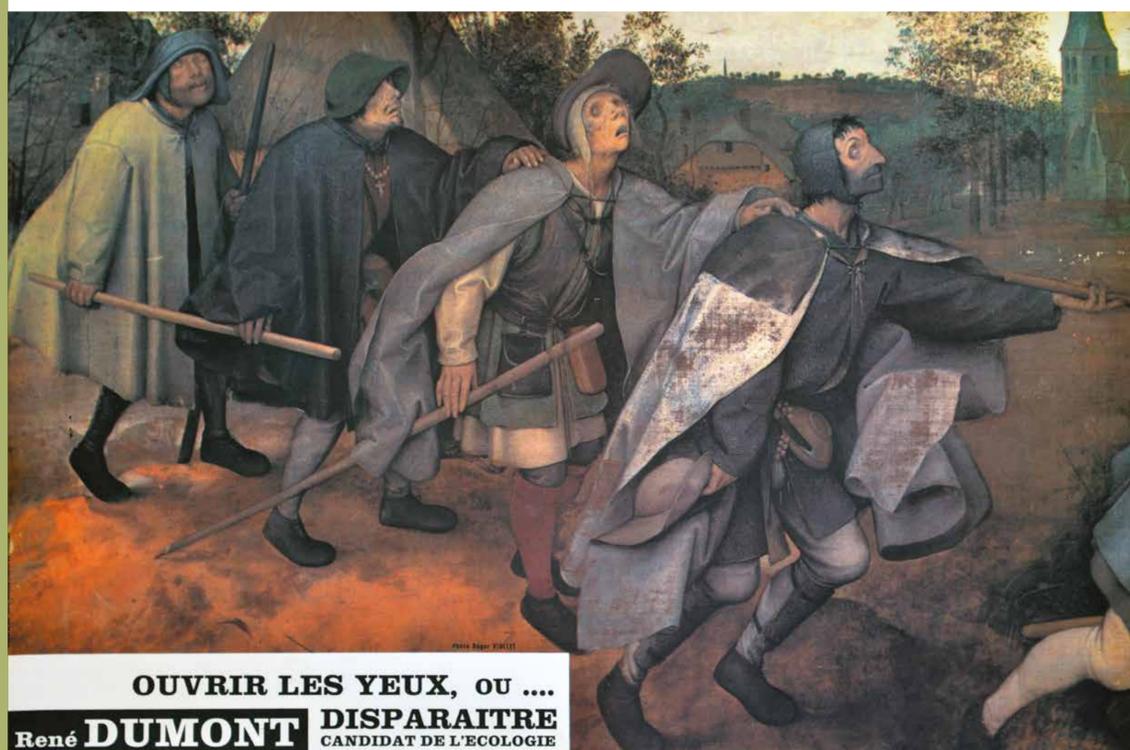
Ses déplacements drainent beaucoup de monde (en vélo car il interdit les mobylettes), ses réunions publiques sont animées, houleuses parfois, et le vieil agronome ne laisse pas sa part aux chiens quand la polémique fait rage.

À la télévision, il étonne ou plutôt il détonne. Ses propositions font se cabrer les commentateurs. Ne propose-t-il pas de passer le litre d'essence (vendu 1,50 franc à cette époque) à 5 francs pour économiser une ressource rare et interrompre la destruction du climat ? Ne le voit-t-on pas se saisir en direct d'un verre d'eau claire et le boire solennellement « avant que nous en manquions » ? Ce premier acte de communication moderne marquera les esprits. L'écologie est lancée et elle a pris le visage de ce vieux monsieur à la crinière blanche et à la voix claire.

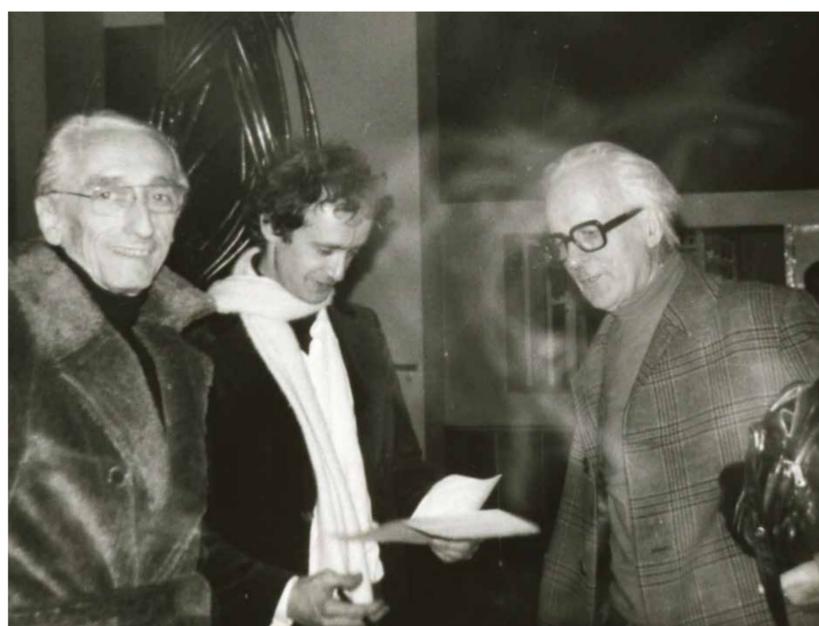
Dumont ne se fait cependant aucune illusion et confie à qui veut l'entendre que le verdict des urnes lui donnera entre 1,25 et 1,35 % des voix. Résultat : 1,33%. Dumont est le seul à ne pas se montrer déçu. Il laisse les militants discuter de l'avenir de leur mouvement. Lui, il remet immédiatement cap au Sud : « Je vais me servir de ma notoriété pour parler de la famine dans le monde ». On le verra une semaine après en Afrique, sur le plateau des Dayes, ferrailer contre les autorités locales à propos de la meilleure méthode de plantation des caféiers niaoulis...

APRÈS 1974, LES COMBATS ÉCOLOGISTES

Affiche politique, fonds Jean Carlier, 1974
(Musée du Vivant - AgroParisTech)



René Dumont,
Brice Lalonde,
Jacques-Yves Cousteau,
tirage argentique,
fonds René Dumont, 1974
(Musée du Vivant - AgroParisTech)



Après l'élection présidentielle de 1974 pendant laquelle René Dumont incarna avec vigueur l'alternative écologiste, les nombreux mouvements se réclamant de l'écologie entament un long et agité processus de rapprochement qui conduira à la création du parti de l'écologie politique, les Verts.

Malgré sa proximité idéologique et le rôle de fédérateur qu'il a tenu, l'agronome s'en tient à l'écart. Toujours la même volonté de préserver son indépendance et son peu d'appétence pour les débats politiques franco-français. Néanmoins, Dumont reste attentif à l'émergence de l'écologie dans le champ politique et se garde de rompre des lances avec les écolos qui, pour une part, sont ses enfants. Il se tient à distance et, en quelque sorte, soutient à la carte.

En 1976, il est le suppléant de Brice Lalonde à une élection législative partielle à Paris et soutient encore ce dernier lorsqu'il se présente à l'élection présidentielle de 1981. « Un écologiste contre un socialiste (François Mitterrand), je soutiens l'écologiste », affirme-t-il. Mais en 1984, aux élections européennes, il refuse de s'impliquer dans la liste que le même Lalonde montera avec des centristes et des radicaux de gauche. Il rejoint la liste des Verts en dernière position. Sur la profession de foi, deux photos de Cartier-Bresson : le vieux Dumont et le jeune Waechter. En 1986, il est tête de liste des Verts à Paris pour les élections législatives puis, en 1988, à l'élection présidentielle, il soutient à la fois Antoine Waechter et Pierre Juquin puisque tous les deux se réclament de l'écologie. En 1992, il accepte de figurer sur la liste des Verts du Val-de-Marne... Bref, il est là sans être vraiment là.

Dumont, tout à ses voyages d'étude et à ses préoccupations planétaires, préfère tracer tout seul son sillon écolo en assénant sa nouvelle foi : « L'écologie résume tous nos problèmes, toutes nos crises ». L'objectif final du vieil agronome reste le même : être l'avocat des multitudes des sans voix qui, déjà soumises au concasseur de l'économie-monde et aux pires injustices sociales, sont maintenant les premières victimes du désastre écologique. La boucle est bouclée. « Après avoir volé et pillé le Tiers-Monde, nous sommes en train de démolir ses climats ».



René Dumont et Charlotte Paquet à Taiwan,
tirage argentique, fonds René Dumont, 1986
(Musée du Vivant - AgroParisTech)

**René Dumont ne serait sans doute pas allé
au bout de lui-même et de ses combats
si Charlotte Paquet ne l'avait pas accompagné
jusqu'à son dernier souffle.**

L'agronome rencontre Charlotte en octobre 1968 lors d'un voyage au Canada où l'Université d'Ottawa l'a invité pour lui remettre le titre de docteur *honoris causa*. Immédiatement le courant passe entre le vieux guerrier de la cause des déshérités (il a 64 ans à cette époque) et la militante de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne qui, au Québec, a dû interrompre ses études à la mort de son père pour aider sa mère à subvenir aux besoins d'une nombreuse famille.

Une longue relation amoureuse doublée d'une complicité politique commence. À distance... Pendant plusieurs années, René écrira à Charlotte quasiment tous les jours. Mais en 1982 (René Dumont a alors 78 ans), l'agronome qui n'a jamais pris sa retraite décide de prendre le taureau par les cornes. En mars, il prend un avion pour l'Amérique et lui propose rien de moins que de l'enlever. Bouleversée, Charlotte accepte. En juin, elle est à Paris avec sa valise, qu'elle a à peine le temps de défaire. Deux jours plus tard, Dumont l'embarque avec lui pour un voyage en Chine.

À partir de ce moment et pendant vingt ans, Charlotte vit et travaille avec René. Elle l'accompagne partout. Elle est devenue la paire d'yeux supplémentaire de l'agronome. Elle signe six livres avec lui. Elle attire particulièrement son attention sur la situation et le rôle des femmes dans les zones rurales des pays du Sud. Pourtant avare en confidences, Dumont lâchera un jour : « Charlotte est le secret de ma longévité ».



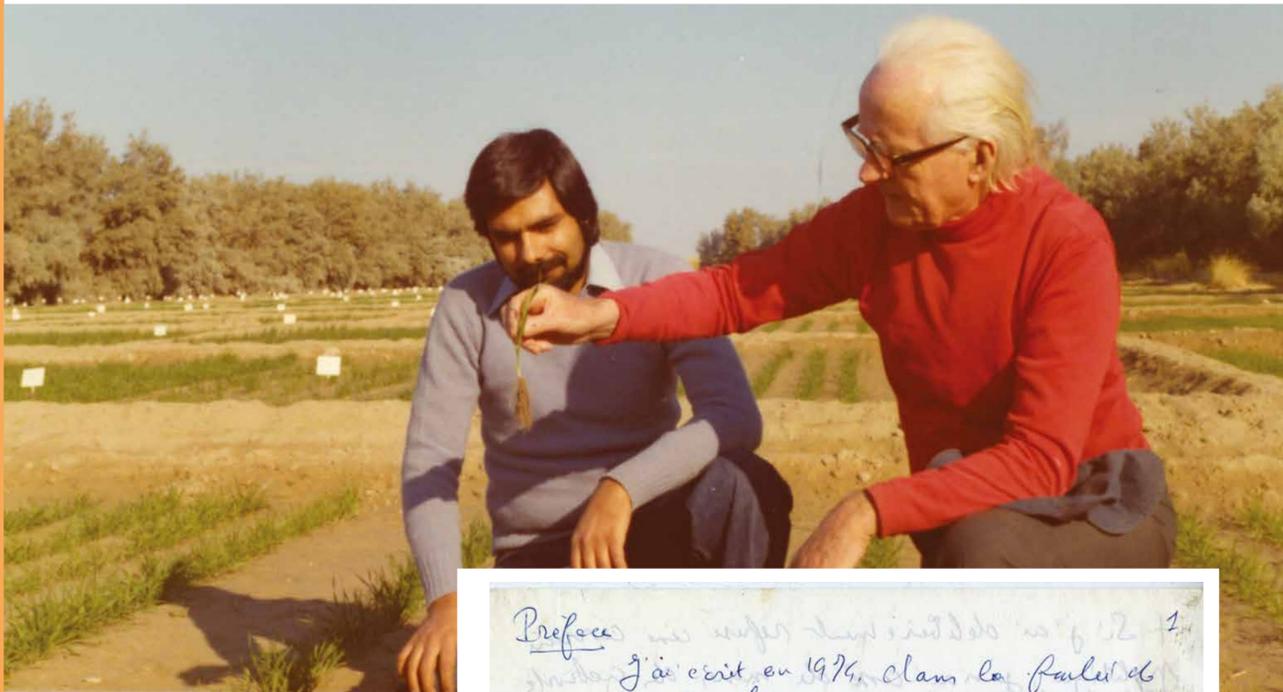
René Dumont
et Charlotte Paquet
en France,
tirage argentique,
fonds René Dumont, 1992
(Musée du Vivant - AgroParisTech)

AVEC CHARLOTTE AU BOUT DU MONDE

AGRONOME, PACIFISTE ET ÉCOLOGISTE : NOURRIR LA PLANÈTE DURABLEMENT

René Dumont en Iran,

tirage argentique, fonds René Dumont, 1976
(Musée du Vivant - AgroParisTech)



Préface
J'ai écrit en 1976, dans la préface de
ma campagne présidentielle, une préface
autobiographique, que j'ai titrée Agronomie et
la Faim : pour souligner ^{que} l'essentiel de
mon action, d'agronome et de politique,
c'est une ^(de tous les jours) lutte ^{contre} la Faim dans le Monde.
Ce combat, je n'ai pas le droit de
l'arrêter. Puisque je n'ai cessé de prendre
parti sur tous les problèmes, finalement politiques et
politiques, je n'ai même pas mis ~~mon~~
dans une position de responsabilité.
En 1990 paraîtra à la Manufacture
une étude intitulée : Qui êtes-vous, René
Dumont, rédigée par ^{mon ami l'agronome} Jean-Paul Chabert,
qui ne cesse, pour cela, de me poser des
^{multitudes} questions. Cependant Jean Malaurie me
demande, pour la collection Terre Humaine,
à laquelle j'ai ~~par~~ ~~deux~~ ~~fois~~ donné deux
études, ¹ de parler de mes combats. Cette

Archive manuscrite
de René Dumont,
vers 1990

(Musée du Vivant - AgroParisTech)

Devenu écologiste, le célèbre agronome n'en continua pas moins de mener son combat contre la faim et la malnutrition.

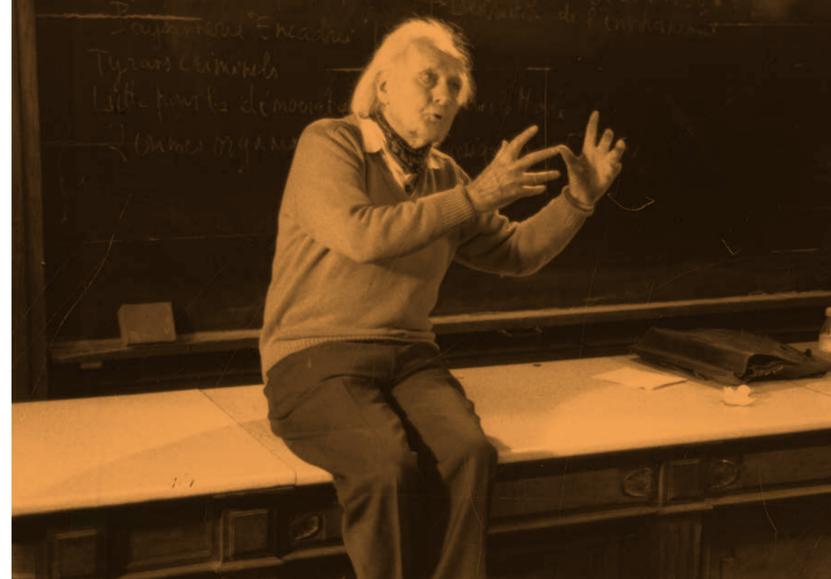
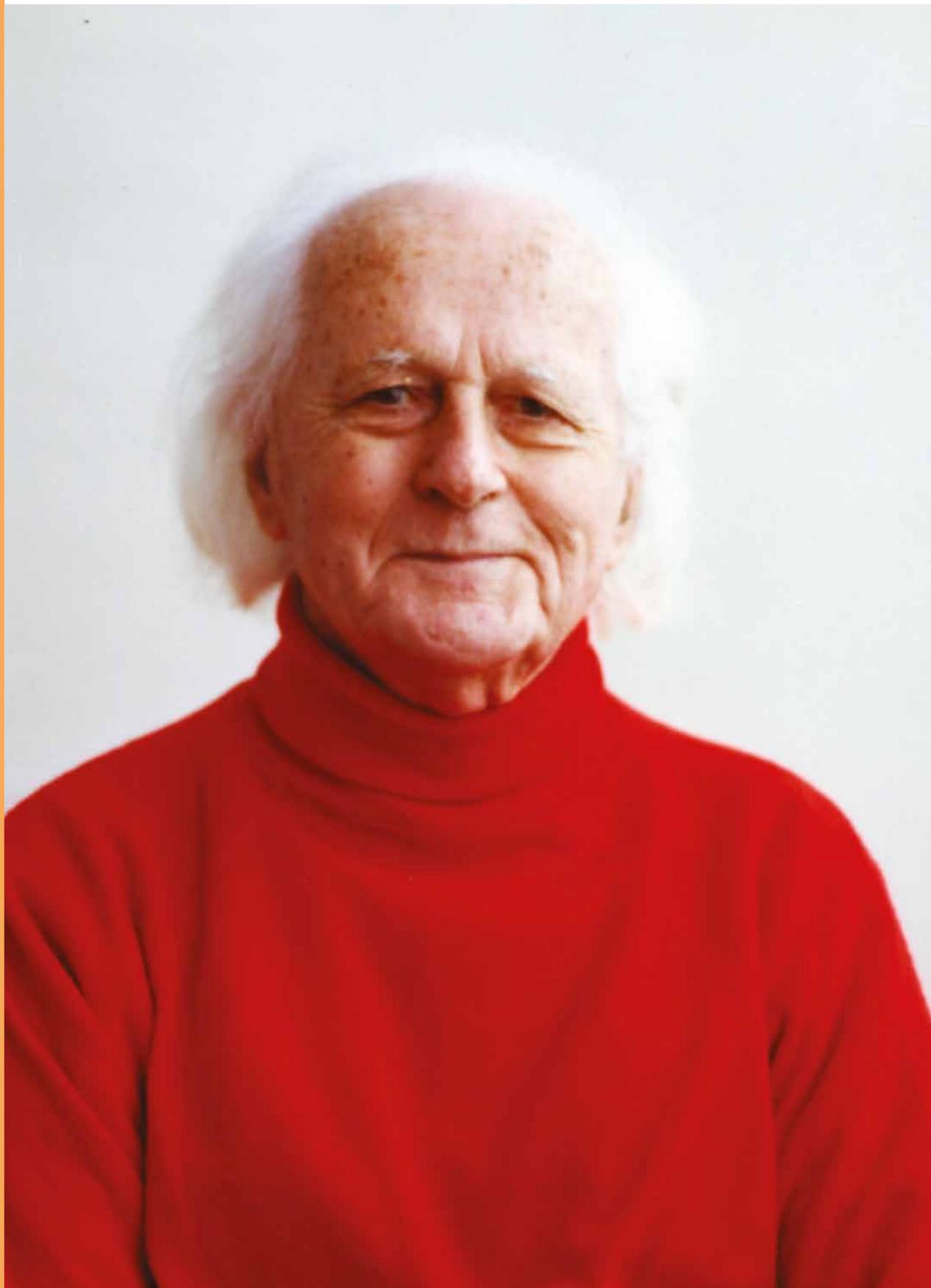
En insistant toujours davantage sur les conditions à réunir pour développer des formes d'agriculture à la fois productives et durables dans le monde : « maîtriser la démographie et éviter l'urbanisation effrénée », « sortir du chômage par la réduction du temps de travail », « améliorer l'irrigation et faire payer l'eau assez cher », « économiser les énergies fossiles et réduire les émissions de gaz à effet de serre », « préserver la biodiversité domestique et sauvage », « réaliser d'authentiques réformes agraires », « réduire l'écart Nord-Sud devenu intolérable », « refuser les inégalités excessives et les gaspillages », etc.

Et de reconnaître d'emblée en 1986 que « nous sommes encore très ignorants », dans la préface de l'ouvrage *Agroécologie, bases scientifiques pour une agriculture alternative* de Miguel Altieri (autre célèbre agronome et professeur à l'Université de Berkeley - USA). Écouter les paysans, manger à leur table, se ressourcer auprès d'eux, reconnaître leurs savoir-faire, savoir sauvegarder leurs anciennes variétés végétales et races animales tout en imaginant de nouvelles façons de produire plus et mieux. Voilà donc ce que fut l'une de ses dernières recommandations aux agronomes. Et de poursuivre en conclusion de l'un de ses ouvrages d'agronome écologiste (*Famines, le retour*, 1977) : « Le combat continue ».

MD

LES INQUIÉTUDES FINALES

René Dumont (portrait et à l'Agro),
tirage argentique, fonds René Dumont, 1990
(Musée du Vivant - AgroParisTech)



Au soir de sa vie, l'agronome, qui a vu de ses propres yeux la plupart des misères du monde et qui a assisté souvent en première ligne aux convulsions du XX^e siècle, ses guerres, ses révolutions, ses bouleversements, le vieux baroudeur, qui s'était fixé comme objectif qu'aucun village ne meurt de faim après qu'il soit parti, le bagarreur impénitent se sent gagné par la lassitude et les déceptions.

La trajectoire du monde lui paraît plus inclinée vers « une défaite de la civilisation ». Dans ses derniers ouvrages ou articles, il fait le compte et en conclut que l'humanité a perdu le contrôle de sa démographie, de ses technologies, de sa consommation, de son climat, de son environnement, de ses valeurs. Tout s'enchaîne, selon lui, dans le sens de la plus grande pente. La dégradation écologique entraîne le déclin économique, lequel précipite la désintégration sociale. Alors l'agronome allume ses derniers feux d'une plume acerbe quitte, une nouvelle fois, à passer pour Cassandre. Si, au plus tôt, l'humanité n'inverse pas les tendances qui la précipitent vers une rupture dramatique, « les dés seront jetés », s'exclame-t-il, « nous ne tarderons pas à payer nos extravagances ».

Chaque fois qu'il les a exprimées au cours de ses longues années d'activité, les « prophéties » de Dumont se sont, pour l'essentiel, révélées exactes. Son ultime vision de l'avenir, frisant *l'Apocalypse*, serait-elle, pour une fois, exagérée ? Rien n'est moins sûr.